

CAUSERIE DE QUÉBEC

Les chapeaux de femmes ont encore changé de forme cette année : au lieu d'être relevés sur le côté, il sont repliés sur le devant, ce qui donne un petit air crâne qui n'est pas sans charme, pourvu toujours, comme on dit dans les *bills* de la Chambre, que la coiffure soit portée par une jolie personne. Au reste, la forme changera encore l'an prochain : les modes passent et reviennent comme les ministres ; celles et ceux qui sont au pouvoir ayant toujours raison.

Il y a longtemps que, sur ce chapitre, on fait une guerre à coups d'épingles à la plus belle partie du genre humain. Hélas ! j'ai moi-même été quelque peu caporal dans cette milice—inoffensive d'ailleurs comme toutes les milices, mais assez nombreuse pour inquiéter l'ennemi et l'empêcher de dormir des deux yeux à la fois.

Ai-je eu raison ? Je n'en suis pas sûr ; et quant à discuter sur le sujet, j'aime mieux prendre à moi seul le pour et le contre, ménageant, de cette façon, la chèvre et le chou.

Et d'abord, nous sommes peut-être un peu dans l'erreur lorsque nous accusons les femmes de faire, de défaire et de échanger les modes si souvent. Avons-nous bien réfléchi sur les origines de cette souveraine sans cesse renaissante ? Pour moi, j'y ai songé profondément et, comme disent les discours académiques, avec toute l'attention que comporte la gravité du sujet. Ce travail nouveau m'a conduit tout droit à la conclusion que les femmes n'ont rien du tout à faire avec la mode, et qu'elles sont complètement innocentes de ses changements aussi fréquents qu'inattendus.

Je m'aperçois que je me fais des amies et des alliées.

Or, la mode, c'est nous, le sexe laid et barbu, qui la faisons, qui la choisissons, qui la perpétons. Je m'explique, car cela demande explication.

Le commerce fait vivre la moitié du genre humain, sans compter ceux qu'il fait vivre. Dans l'alimentation de cette machine qui s'appelle le négoce, les objets qui servent à nous vêtir et à nous orner entrent pour une part considérable. Je vous demande un peu, entre nous, ce que deviendraient le mercier, le gantier, le chapelier et le bottier, si la mode ne changeait pas ? La robe, le gant, le chapeau et la bottine ayant toujours la même coupe et la même forme, ces objets seraient d'une durée désastreuse pour le fournisseur. La même coiffure se porterait pendant trois étés de suite, et la simple jupe de l'an dernier n'appellerait pas, l'an prochain, les agréments de la double jupe et du *grecian bend*. Ce serait à fermer boutique.

Les boutiquiers ont plus d'esprit que cela ; ils le savent, et je viens de m'en apercevoir. Un jour, le gant s'attache par une simple boutonnière. Trois mois après, il aura deux boutons ; encore un peu de temps, le troisième bouton s'ajoute aux deux premiers. Une femme élégante peut-elle décemment porter un gant à deux boutons quand toutes les vitrines en étalent de magnifiques qui s'attachent par trois boutons ou par un seul bouton ? Vous voyez bien que la chose n'a pas le sens commun. D'ailleurs, la différence des prix est presque insignifiante, et l'on s'est aperçu que les gants d'il y a trois semaines ont une vilaine tache, apostée tout exprès pour tenter les regards indiscrets et les langues plus indiscrètes encore. Le rusé marchand avait compté là dessus : son calcul n'était-il pas fondé sur le plus solide des raisonnements !

L'été dernier, le bord du chapeau était pincé au-dessus de l'oreille gauche ; on aurait bien pu, cette année, le pincer sur

l'oreille droite. Mais, voyez ce qui serait arrivé. Des femmes économes — la race n'en est pas encore tout à fait éteinte — auraient manqué de savoir-vivre jusqu'au point de changer bout pour bout le chapeau de l'été précédent, ce qui aurait en même temps réalisé un bénéfice pour la famille, et satisfait aux exigences de la mode en découvrant l'oreille droite. Mais le chapelier ne l'entend vraiment pas de cette oreille-là. Que fait-il, le misérable exploiteur ? Il a plus d'une corde à son arc, c'est-à-dire plus d'une forme à sa disposition. Il relève le chapeau sur le devant et donne au fond une forme telle que la transformation, sans lui, devient impossible. Qui est-ce qui sera bien attrappé ? Ce n'est toujours pas lui. Et vous aurez maintenant le courage de censurer la pauvre femme qui éprouve le désir bien naturel de suspendre au grenier le feutre mal relevé pour en acheter un plus conforme aux tendances du jour ? Vraiment, je vous croyais le cœur mieux placé.

Du reste, le chapelier a cent fois raison. Le front n'est-il pas la plus noble partie de la figure, celle où les tempêtes s'amoncellent, où la joie fait rayonner ses souvenirs, où la douleur vient répandre ses ombres ? Qu'est-ce que l'oreille droite ou l'oreille gauche auprès de ce miroir qui rend toutes les nuances, de cette surface qui photographie tous les sentiments ? Qu'il se lève celui qui prétend ôter à une femme estimable le droit de marcher le front haut et découvert !

J'avoue que la bottine ne semble pas comporter, à première vue du moins, les mêmes raisons de changements, de modifications. Mais croyez-vous que le bottier soit moins rusé que son confrère le chapelier ?

— Je ferai remarquer à Madame, dit-il avec son sourire le plus engageant, que, cette année, le talon est exhaussé de deux lignes et demie ; le bout de la semelle a une coupe spéciale et la bottine se lace beaucoup plus haut. Mon correspondant, qui a l'honneur de chausser Madame la marquise de Lorne, m'a fait tenir les derniers patrons de Paris. Pas une dame ne voudrait maintenant sortir avec une chaussure d'un autre style.

Hum ! puisqu'il est question de la marquise de Lorne, il ne s'agit pas de plaisanter : au grenier les antiquailles ! On n'a qu'une parole ; et la bottine du mois passé prend tristement le chemin du grenier, où les rats seuls seront les témoins de sa profonde infortune et boiront silencieusement ses pleurs amers.

Vous voyez bien que, dans tout ceci, la femme n'est qu'un sujet qui subit son tyran, d'une manière assez philosophique, il faut se l'avouer.

Si nous avons à porter la guerre, portons-la donc dans l'arrière boutique où la mode tient ses comités et rend ses arrêts que le commis du comptoir se charge de promulguer entre trois saluts et une demi-douzaine de sourires sur sa bouche et au cœur. Prenons-nous-en à la pluie et ne bousculons pas les gens qui sont inondés. Extirpions la maladie, mais n'étouffons pas le malade qui ne peut pas se défendre.

Du reste, si nous faisons un léger retour sur nous-mêmes, nous trouverions peut-être dans notre fort intérieur des motifs d'indulgence envers notre prochain. Avouons-le ; nous avons bien, nous aussi, nos petites faiblesses à cet endroit ; elles sont moins remarquées, voilà toute la différence. C'est peut-être, après tout, parce que nous sommes moins remarquables. Au fond, sommes-nous complètement insensibles aux variations de la mode ? Nos chapeaux sont-ils bien toujours les mêmes ? Et sans parler du pantalon, de la redingote et du gilet, le simple choix d'une cravate ou d'un soulier n'exige-t-il pas souvent un travail d'imagination dans lequel nous nous

complaisons sans avoir l'honnêteté d'en convenir ? Il n'y a pas jusqu'à la barbe qui ne subisse les courants et les contre-courants de la façon. Je pourrais aller plus loin ; mais on ne peut pas exiger que je m'immole du coup pour la perte de mes semblables.

Si l'on veut m'en croire, faisons la paix, une paix honorable. Ne taquinons plus les femmes au sujet de la mode. Il pourrait arriver qu'on usât de représailles ; et, dans ce siècle où les femmes sont de force à endosser la toge et à manier le scalpel, nous pourrions, à la fin, n'avoir pas le beau rôle.

Je ne crains rien tant que le ridicule, et je ne serais pas surpris si, quelque jour, nous y tombions tout vifs. Nous y sommes déjà peut-être un peu.

Après cela, que celui qui n'est pas vaincu essaye de traverser la période de la culotte collante avec un pantalon bouffant, ou d'aller au bal avec la cravate et la perruque de nos pères.

Il m'en dira des nouvelles.

NAPOLÉON LEGENDRE

ECHOS DE PARTOUT

Une troupe d'opéra-comique a obtenu un grand succès à New-York, en jouant le *Voyage en Chine*.

Mme Carvalho, l'éminente cantatrice française, vient de recevoir du roi des Pays-Bas la grande médaille du Mérite et du Génie.

Les femmes brunes se marieraient plus facilement que les blondes. D'après le docteur Beddoe, on a constaté que sur cent Anglaises blondes, trente-sept restent filles, tandis que sur cent brunes, on ne trouve que dix-huit filles.

L'un des tailleurs de diamants d'Amsterdam vient de recevoir commission de tailler un diamant de 290 carats, trouvé dans les mines du cap de Bonne-Espérance. Ce diamant est d'une grosseur double de celle de notre Régent, mais il est probable que la taille le réduira d'environ un tiers.

Aux Etats-Unis, notamment à New-York, dit un voyageur, la tension électrique de l'air pendant certains jours d'orage est telle que l'on tire des étincelles des cheveux par le passage du peigne, des tapis par celui des balais, et que l'on a pu allumer le gaz sans feu par le simple rapprochement du doigt.

Dom Guéranger, abbé de Solesmes, qui vient de mourir dans le monastère qu'il avait rebâti près de Sablé, sur les bords de la Sarthe, appartenait à l'ordre des bénédictins. Dom Guéranger était connu par le rôle important qu'il a joué dans le rétablissement de l'unité de liturgie dans toutes les églises de France, par la réputation qu'il entreprit des études de M. d'Haussonville sur *l'Eglise romaine et le premier Empire*, par une *Histoire de sainte Cécile*, et enfin un grand nombre d'articles insérés dans les journaux religieux.

Sur la proposition du ministre de la guerre, le président de la République française a signé un travail prescrivant diverses mesures dans le but d'attirer des artistes de talent vers les musiques militaires et de retenir ceux qui s'y trouvent déjà. Les conseils d'administration pourront accorder aux musiciens des primes mensuelles de fonctions en rapport avec leur talent et les services qu'ils rendent ; ils auront, en outre, la libre et entière disposition d'un crédit de 7000 francs attribué à chaque régiment, afin d'encourager les études des musiciens commissionnés ainsi que des soldats musiciens.

Les récentes réparations faites, en Angleterre, dans les docks de Chatam ont amené à découverte des restes de plusieurs centaines de marins et de soldats français, qui avaient été détenus dans ce port comme prisonniers, pendant les guerres entre l'Angleterre et la République française ou le premier Empire. Leurs ossements ont été recueillis et ensevelis dans un cimetière. Un obélisque de trente pieds de haut marque l'endroit où ils reposent ; il porte l'inscription suivante :

« Ci gisent les restes de beaucoup de braves soldats et marins qui, après avoir été les ennemis et ensuite les prisonniers de l'Angleterre, reposent maintenant sur son sol, ne se souvenant plus des inimitiés de la guerre et des douleurs de la captivité. Ils ont été privés de la

consolation de fermer les yeux dans leur chère patrie ; mais ils ont été placés dans un tombeau honorable par une nation qui sait respecter la valeur et sympathiser avec l'infortune. »

La truite est un poisson des plus difficiles à transporter vivant : il a besoin pour se conserver de l'eau naturellement fournie par les cascades des chutes et par l'air des montagnes. Un Lorrain, M. Jean Richard, vient d'imaginer un appareil assez curieux destiné à produire sur l'eau des réservoirs dans lesquels on transporte les truites l'agitation nécessaire au bien-être de l'animal.

Cet appareil est une caisse en métal divisée en deux compartiments par une cloison percée de trous. Les deux compartiments sont à moitié remplis d'eau. Dans l'un d'eux se trouvent les truites, dans l'autre un petit moulinet à ailettes recevant son mouvement d'un mécanisme très-simple d'horlogerie. Pendant le voyage, les ailettes du moulinet agitent perpétuellement l'eau, de telle sorte que les truites peuvent se croire dans quelque bassin de leur pays natal, et qu'elles arrivent au terme de leur voyage en bon état de santé.

Sir William Sterndale Bennett, l'un des meilleurs musiciens de l'Angleterre, vient de mourir. Il était né en 1816, à Sheffield, où son père était organiste. Après avoir étudié la musique avec divers professeurs, il devint élève de Mendelssohn. Comme compositeur, Bennett a fait entendre un grand nombre de symphonies, les ouvertures de plusieurs opéras, tels que la *Péri*, *Parasina*, les *Naiades*, etc. De 1855 à 1858, il fut le chef d'orchestre de l'ancienne Société philharmonique ; en 1868, il devint directeur de l'Académie royale de musique de Londres ; en 1871, la reine le créa baronnet. William Sterndale Bennett doit être inhumé à Westminster, car les Anglais le considèrent comme l'un des artistes qui ont le plus honoré l'art musical national, et comme le premier de leurs musiciens contemporains.

A propos de la réforme judiciaire dite des capitulations qui est en voie d'exécution dans les pays orientaux, on a constaté les progrès vraiment remarquables de l'Egypte sous ses deux derniers vice-rois. Tandis qu'en 1863, l'exportation des produits du sol s'élevait à 63 millions de francs, elle montait dix ans après à plus de 300 millions, représentés par du coton, du sucre, du café, des céréales, etc... L'importation à la fin de la même période a atteint près de 170 millions de francs. On compte en Egypte 2000 kilomètres de chemins de fer et 6500 de lignes télégraphiques. L'enseignement primaire est donné à plus de cent mille enfants, et le budget de l'instruction publique s'élève à 2 millions de francs. Ces résultats acquis pourraient paraître de peu d'importance pour un pays chrétien, mais ils sont considérables si l'on songe que l'on est en pays musulman. L'Egypte est aujourd'hui plus européenne que turque, et le développement de sa prospérité profite à toutes les nations.

Les Danois ont trouvé dans l'extrême Orient un débouché des plus avantageux pour le beurre qu'ils fabriquent et pour celui que la Suède méridionale trouve sur leurs marchés.

La ville de Copenhague est devenue le point central du commerce des beurres ; c'est là aussi qu'on le prépare pour l'exportation, et que se sont créées des maisons dont une seule occupe journellement de cent trente à cent quarante ouvriers des deux sexes, pour l'assortiment, le conditionnement et l'emballage des boîtes et des caisses de beurre. Dès leur arrivée dans les fabriques, les beurres sont assortis et l'on ne réserve pour l'exportation dans l'extrême Orient que les produits les plus purs, les plus fins et de la qualité reconnue la meilleure. Vient ensuite le pétrissage, opéré par procédés mécaniques, et cessant dès que le beurre ne laisse plus échapper aucun élément liquide. La matière plus sèche est alors comprimée au moyen de presses mues par la vapeur, et on l'enferme dans des boîtes de fer-blanc de diverses contenances, depuis 250 grammes jusqu'à 10 kilogrammes. Mécaniquement closes par la soudure de leur couvercle, revêtues d'une couche de peinture, étiquetées, les boîtes sont enfin emballées dans des caisses de bois, de telle manière que, durant le voyage, et quelles que soient les secousses éprouvées, elles ne puissent jouer et se choquer entre elles. Dans ce but, les angles des boîtes sont arrondis et les intervalles libres sont remplis de paille de riz fortement comprimée, protégeant la marchandise contre les influences de la chaleur aussi bien qu'elle la préserve des chocs.

Des beurres expédiés dans ces conditions, de Copenhague en Chine, sont revenus au point de départ en parfait état de conservation. Les négociants danois regardent comme illimité ce marché chinois qu'ils ont su souvrir, et leur seule crainte est de ne pouvoir suffire à l'affluence des demandes.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladie de bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré.—L'fond et cie. 25 cents la boîte.